

musique

ISLAM CHIPSY Dans son ghetto du Caire, les mariages se muent en trances collectives. Rencontre à Genève.

L'electro «chaâbi» dynamité

RODERIC MOUNIR

Le trio EEK jouait à Genève dans le cadre d'une coproduction entre la Cave 12 et le festival parisien Sonic Protest, dont la 11^e édition s'achève ce week-end. Ces coproductions ont vu pas moins de 23 soirées s'étendre à 18 autres villes, françaises, mais aussi Londres et Genève. www.sonicprotest.com

Photo.

Le look chaîne grosse maille, gants de cycliste et manches tatouées d'islam Chipsy a pu dérouter le public de la Cave 12, mais sa musique frénétique y avait toute sa place. MARION INNOCENZI

La scène a quelque chose de surréaliste, bien qu'elle se déroule à la Cave 12, sanctuaire des musiques expérimentales où l'on s'attend à tout. Lundi de Pâques à Genève, loin des dancefloors extatiques d'Electron, un parterre plus modeste, mais tout aussi chaviré, entre en transe aux sons stridents d'un synthé d'où s'échappent des mélodies kitsch qu'on croirait sorties des jeux vidéos des années 1980, genre Super Mario. Aux commandes, à l'avant-scène, Islam Chipsy pianote à une vitesse fulgurante, modulant la hauteur de ses sons avec une molette pour obtenir les quarts de tons de la musique arabe. Régulièrement, il martèle son instrument et balaie du tranchant de la main ou du coude son clavier d'un bout à l'autre. Visiblement ravi du raffut produit, il lance des regards complices aux deux batteurs qui s'échinent à ses côtés. En chemise et marcel, Khaled Mando et Islam Ta'ta' déploient une énergie folle derrière leurs fûts, à l'unisson ou en poly-rythmes fracassants.

Une musique festive et frénétique, issue des ghettos du Caire, que les révolutions arabes ont projeté sous les feux médiatiques occidentaux. L'an dernier, le trio EEK d'Islam Chipsy et ses deux percussionnistes a fait la tournée des clubs anglais et joué aux Transmusicales de Rennes. Un album, *Live at Cairo High Cinema Institute*, est paru chez Nashazphone, label égypto-algérien. Notre conversation avec EEK dans les loges de la Cave 12 est traduite par leur manager et accompagné Mahmoud Refat, lui-même musicien et gérant d'un label.

TRANSES COLLECTIVES

Les membres d'EEK sont tous originaires d'Imbaba, district surpeuplé du Caire où s'entassent 700 000 personnes. Le fruit d'une urbanisation anarchique, emblématique des déséquilibres socio-économiques dans la capitale égyptienne. Fief des Frères musulmans et des salafistes, Imbaba abrite aussi une communauté copte; plusieurs attentats ont frappé le quartier, le dernier il y a quelques jours seulement. Imbaba, une fierté tout de même? «Chaque quartier a son sultan, mais nous avons un aéroport!», plaisante Islam Chipsy. Désaffecté, l'aéroport. Le claviériste insiste toutefois sur la fraternité et l'entraide qui règnent dans le «ghetto» – terme qu'il emploie spontanément.

C'est là qu'EEK a développé son style, il y a huit ans déjà. En apprenant à sa sauce la musique populaire qui rythme fêtes et mariages. Tout en y étant apparenté, EEK

se démarque de l'electro *chaâbi*, phénomène musical égyptien basé sur des boucles programmées, alors qu'EEK joue *live* clavier et batteries. Sans chanteur ni MC. «Quand on s'est connus, on avait chacun des projets solos, relate Islam Chipsy. En faisant équipe, on a créé un son totalement nouveau. La sauce a immédiatement pris et, depuis, plusieurs groupes *chaâbi* ont un batteur. Mais on est les seuls à en avoir deux.» *Chaâbi* est l'appellation générique de la musique populaire. EEK est l'acronyme pour Islam, Islam et Khaled. Et Chipsy? «J'étais fumeur, un ami m'a conseillé de manger des chips à la place. Du coup, j'avais toujours un paquet à portée de main, et le mot est resté.»

Sa musique, le claviériste la décrit comme la clameur d'une foule. Transe collective, catharsis, à l'instar des *raves* techno et de bien des pratiques ancestrales. Islam Chipsy compare d'ailleurs les performances d'EEK aux rituels de possession *zâr*. Extrêmes par l'énergie déployée, elles les surprennent eux-mêmes lorsqu'ils les voient en vidéo. «La réaction du public nous pousse à donner toujours plus. C'est une sensation galvanisante, on perd la notion du temps.» Lors des mariages à Imbaba, EEK peut jouer cinq, sept heures. Tout le voisinage est

convié, des tentures et une scène sont dressées dans la rue, la sono crache à plein tube. Quasi quotidiennes, ces liesse sont tolérées car elles participent de l'autocontrôle social dans ces poudrières populaires. «La drogue circule librement dans les soirées, décrit Mahmoud. Lors des mariages, il est normal de boire de l'alcool et fumer, même si eux (*les musiciens d'EEK*) ne boivent pas.» La police? «Elle vient quand les choses sont hors de contrôle, si des armes circulent et que les gens se mettent à tirer en l'air.»

LA SÉCURITÉ, SOUCI NUMÉRO UN

Les filles sont présentes, «même si cela ne se voit pas, car il n'est pas usuel de les filmer ou les photographier en train de danser». Séparées des garçons, elles sont cantonnées derrière la scène. Quel effet cela leur fait-il de jouer pour des publics mixtes en Europe? «On n'a plus besoin de se retourner en jouant», rigole Islam Chipsy. Ravis d'accéder aux scènes européennes, même si cela leur met la pression, ils se disent ouverts à des collaborations avec des artistes hip-hop ou dancehall, «s'ils sont aussi intelligents que nous» – l'un d'eux imite «Boombastic» de Shaggy. Pas vraiment le genre de référence affichée par les habitués de la Cave 12. Expérimental, EEK l'est

involontairement, ou plutôt, à sa façon. «Ils détestent les trucs avant-gardistes», glisse en souriant Mahmoud Refat, programmé il y a une dizaine d'années à la Cave 12, dans l'ancien sous-sol du squat Rhino.

Quand on interroge Islam Chipsy sur ses aspirations et le climat politique en Egypte, il se montre prudent, évoque la sécurité, souci numéro un. «Je suis satisfait de la situation actuelle, car elle me permet de travailler, de jouer avec mon groupe et de composer pour d'autres. Bien sûr, il y a une forme de censure, des limites à la liberté d'expression, mais l'Etat ne combat pas les gens comme nous, qui ne menacent pas la sûreté.» Dans un mois sortira le deuxième album d'EEK, enregistré au studio de Mahmoud Refat. Le trio s'est employé à répliquer le son et l'énergie de ses performances publiques. Le rendu s'annonce toutefois moins brut et abrasif que celui du premier disque, que Hicham Chadly de Nashazphone Records avait enregistré avec deux magnétos à l'Institut supérieur du cinéma, au Caire – un choc qui fit dire à son camarade Alan Bishop, cogérant du label Sublime Frequencies, éminent défricheur de pépites asiatiques et africaines: «C'est comme voir Black Flag pour la première fois». Le punk comme attitude n'a pas de frontières.



DISQUE Sur «Dallëndyshe», la chanteuse albanaise atteint un niveau de subtilité et d'interprétation rare et puissant. Elina Duni chante l'espoir et les rêves brisés

ELISABETH STOUDMANN

Construire une musique autour de la voix. Peaufiner une voix-instrument qui explore un répertoire musical avec toujours plus d'assiduité, d'enthousiasme, de subtilité. Tel est le projet d'Elina Duni. La chanteuse albanaise qui, depuis l'âge de dix ans, a fait de la Suisse son pays d'adoption, avait dans un premier temps suivi une formation de chanteuse de jazz à la Haute Ecole de Musique de Berne.

C'est d'ailleurs le talentueux pianiste de jazz Colin Vallon qui la pousse à s'intéresser aux musiques de sa terre d'origine. Ce qu'elle fait depuis une dizaine d'années et trois albums, en compagnie de Colin Vallon, Patrice Moret (contrebasse), Norbert Pfammatter (batterie). Rapidement, sa relecture du patrimoine albanaise lui a valu bon nombre de distinctions et de bourses. Il faut dire qu'avant Elina Duni, la majorité de la production albanaise était tombée bien bas, au

niveau d'une variété médiocre ressassée à grands coups de synthétiseurs. Dès ses premières recherches dans la culture de ses origines, Elina Duni a cherché à se réapproprier ses racines avec classe et distinction, en mettant à profit son cursus de chanteuse de jazz.

L'EXIL ET SES CONSÉQUENCES

Mélangant chansons traditionnelles, chansons de son enfance ou chants politiques, Elina Duni étend aujourd'hui ses antennes aux Albanais de Grèce et d'Italie. *Dallëndyshe* (L'Hirondelle) a pour fil conducteur l'exil et ses conséquences. «Des chants d'espoir, de rêves brisés, des attentes infinies ou des réunions joyeuses», posent en préambule les notes de pochette.

Sur *Dallëndyshe*, la voix d'Elina Duni – ou plutôt devrait-on dire les voix d'Elina Duni – atteignent un niveau de subtilité et d'émotion inégalé à ce jour. Avec doigté, la chanteuse fait rire, pleurer, danser... La complexité qu'elle en-



tretient avec son excellent groupe n'est certainement pas étrangère à l'affaire. On remarque d'emblée la symbiose avec le piano de Colin Vallon qui la suit, la devance, l'entoure, la protège ou l'expose. A croire que l'intelligence musicale de ces deux-là ne fait plus qu'une. Derrière, le

binôme batterie-basse n'est pas en reste. Percussives plus que batteuses, les mains de Norbert Pfammatter s'impriment dans les notes de la contrebasse de Patrice Moret. Un arsenal de sons assourdis ou extravertis, discrets ou trépidants rehaussent le tableau de leur palette de couleurs originales. Elina Duni n'a pas 35 ans, mais déjà sa voix s'impose avec un ferveur spirituelle.

Si le quartet séduit, n'oublions pas qu'Elina Duni a plus d'une corde à son arc. Elle se produit aussi en Albanie avec des musiciens du cru, a développé un duo «textes et musiques» avec sa mère, l'écrivaine Bessa Myftiu. Elle aime aussi les performances solo où elle ponctue son chant de quelques notes de guitare, de piano ou de percussions. C'est dans cette formule épurée qu'elle se produit au Cully Jazz Festival, ce dimanche, avant quelques concerts en quartet en Estonie et en Suisse.

Elina Duni Quartet, *Dallëndyshe*, ECM, distr. Musicora Live au Cully Jazz Festival, ce dimanche à 16h. www.cullyjazz.ch